n'était pas prévenue et le laissa monter. A son coup de sonnette, ce fut Mme Jordanet qui vint ouvrir. Mais quand elle aperçut le jeune homme, son visage, si doux ordinairement, exprima de la colère et du dégoût.

Gérard arrivait confiant. Il fut décontenancé :

—Madame. Que s'est-il passé ? Qu'est-ce donc qui a pu vous changer à ce point ?

—Vous le savez mieux que nous, monsieur. Depuis hier, mon pauvre mari, qui se doutait déjà de ce qui s'était tramé contre lui, a eu entre les mains la preuve d'une infamie abominable.

—Et cette infamie ? fit Gérard, redevenu calme subitement.

—Ah ! monsieur, à quoi bon me faire donner des détails. Nous savons tout, vous dis-je.

—Et moi, dit Gérard avec énergie, je ne partirai pas sans avoir l'explication des accusations que vous portez contre moi. Je vous jure que je dois être auprès de vous victime de quelque abominable calomnie.

—Vous êtes un infâme et un criminel, M. de Savenay !

—Madame !

—Ah ! ne payez pas d'audace. Nous savons tout. Mon mari a failli se laisser prendre au piège que vous et votre âme damnée lui avez tendu, là-bas. Mascarot l'attendait, avec les surveillants, l'arme chargée. Mon mari dut à un miracle d'être averti et de découvrir à temps l'infâme fourberie.

—C'est faux. Mascarot vous expliquera lui-même. . .

—Il vous expliquera lui-même qu'il a suivi mon mari depuis l'Australie. Ecoutez ce qui s'est passé cette nuit ; sous nos yeux, vous entendez ? . . . sous nos yeux, car j'étais là. Médéric était là ; mes filles aussi, et mon pauvre mari également.

Gérard écoutait : mais il lui semblait que c'était en rêve qu'on lui parlait. Il lui semblait que ces paroles-là lui arrivaient de très loin et passaient à travers des voiles qui les assourdisaient avant d'arriver jusqu'à ses oreilles, jusqu'à son cerveau. Il regardait, effaré, les deux femmes. Il ne comprenait pas. Mme Jordanet reprenait, avec violence :

—Oui. Encore cette nuit, tenez. Car si mon mari est vivant, ce n'est pas votre faute. La corde qu'on lui avait jetée de la mansarde avait été coupée à demi, de telle façon que le poids de son corps devait précipiter Jordanet du sixième étage sur le pavé.

—Horreur !

—C'est vrai, cela est bien horrible et il faut que vous soyez bien audacieux pour oser après cela, reparaître devant nous.

L'étrangeté de ces accusations avait affolé Gérard, puis, peu à peu, ce fut cette étrangeté même qui lui rendit son sang-froid. Ou ces femmes se trompaient. Et alors il serait aisé de les faire revenir sur leur erreur. Ou elles disaient vrai. Et alors, c'était à lui, Gérard, à lui qu'on accusait, de pénétrer ce mystère. Et s'adressant à Louise :

—Ainsi, Louise, dit-il, vous m'avez cru capable de ce crime, vous aussi ?

—Défendez-vous, M. de Savenay.

—Je ne puis me défendre. Comment le pourrai-je ? Encore maintenant, puis-je seulement ajouter foi à de pareilles infamies ?

—Tenez, Gérard, dit Louise, regardez !

Et elle lui jeta la corde qui, la veille, avait servi à Mascarot. La section était facile à trouver. Gérard frémit.

Est-ce que le crime venait de Mascarot ? Mais pourquoi ? Était-ce possible ? Assurément non.

—Louise, dit-il, je ne puis me défendre. Cependant, avant de me croire coupable de ces atroces perfidies, laissez moi du moins le temps de m'assurer qu'elles ont été réellement commises.

—Vous doutez !

—Malgré tout, je doute. Louise, j'ai promis jadis de sauver votre père. Je le sauverai. Et de plus aujourd'hui, je vous le jure, je vous promets de consacrer ma vie à faire éclater son innocence. René ne vous reverra plus, Louise, avant le jour où vous même, lorsque votre père pourra relever fièrement la tête, vous viendrez lui demander pardon de m'avoir si odieusement soupçonné. Et nous vous pardonnerons, Louise, ce jour-là, comme je vous pardonne aujourd'hui.

Il avait parlé avec tant de douceur et tant de tristesse que Louise en fut émue. Elle eut un mouvement comme pour s'élaner vers lui. Elle aimait René. Et tout son amour, malgré l'évidence, criait en elle que l'ami de René était innocent, incapable de ces crimes. Sa mère l'arrêta.

—Faites ce que vous dites, monsieur, et le jour où mon mari viendra nous dire qu'il s'est trompé, ce jour-là, monsieur, nos cœurs seront à vous, mais ce jour-là seulement, pas avant, et jusque-là, nous ne serons plus que des étrangers, que des inconnus pour vous. Adieu, monsieur.

Gérard s'inclina, les larmes aux yeux. Il aurait bien voulu rencontrer une dernière fois le regard de Louise. Mais elle avait détourné la tête. Il crut que c'était par mépris. Et c'était parce que la jeune fille dérobait ses larmes.

Il sortit tout bouleversé. Il fut longtemps à reprendre son sang-

froid, à se ressouvenir exactement de tout ce qui venait de lui être dit.

—Il faut que je voie Jordanet, réfléchissait-il. Jordanet, seul, me donnerait les détails précisant l'accusation.

Il alla déjeuner dans un restaurant du boulevard. Mais il était si préoccupé qu'il en oubliait de manger.

—La police a été prévenue du retour de Jordanet, se disait-il, et Jordanet prétend qu'elle l'a été par Mascarot !

Il paya le déjeuner, auquel il n'avait pas touché, et sortit. Il appela un fiacre.

—Conduisez-moi au bureau du service de la sûreté, à la préfecture de police.

Un quart d'heure après, il était dans les larges et sombres couloirs du deuxième étage, où sont les cabinets des commissaires de police aux délégations judiciaires et le bureau du chef de la sûreté.

Le chef était chez lui. Gérard fit passer sa carte. On l'introduisit. Il expliqua sur-le-champ ce qu'il désirait :

—Monsieur, dit-il, je suis le fils de M. de Savenay, assassiné il y a quelques années.

—Ah ! ah ! je me rappelle, vous venez me dire sans doute que Jordanet est à Paris ? Nous l'avons manqué ce matin. C'est de vous peut-être que vient cette dénonciation ?

Il y avait sur le bureau, une carte-télégramme qu'il fit passer à Gérard. On avertissait la préfecture que Jordanet se cachait dans les mansardes de la rue de Montparnasse.

Le télégramme était d'une écriture inconnue à Gérard. Une écriture déguisée, déformée sans doute. Mais le jeune homme avait longuement tressailli. Qui pouvait avoir livré Jordanet ?

En dehors de cette pauvre famille et de la bonne dame Léon, personne ne connaissait la retraite de Jordanet. Personne, excepté Gérard ; personne, excepté Mascarot. La lettre émanait donc de Gérard ou de Mascarot.

—Non, monsieur, dit le jeune homme, très troublé, et qui passa lentement la main sur son front, tant, en une seconde, les pensées les plus diverses y affluèrent ! Ce télégramme n'est pas de moi. Mais j'avoue qu'il ne m'étonne plus. Car les journaux ont affirmé que la police parisienne avait été tenue au courant assez exactement de l'évasion de Jordanet par . . . un ami dont elle ne connaît pas le nom, mais dont elle a pu apprécier les renseignements.

—Cela est vrai.

—Eh bien, monsieur, ceci est le motif de ma visite. De qui viennent ces renseignements ? Vous en doutez vous maintenant ?

—Pas le moins du monde. Je n'ai aucune raison, à vous, fils de la victime, pour vous le cacher.

—Puis-je savoir comment ils vous parvenaient . . . de quel pays . . . à quelles dates ?

—Rien de plus simple.

Le chef de la sûreté avait quelques dossiers à son bureau.

Parmi eux se trouvait celui de Jordanet.

—La première dépêche reçue est de Sidney, elle nous annonce l'évasion de Jordanet et son arrivée en Australie. Voyez.

Gérard prit la dépêche et lut. Puis, il consulta la date. Elle correspondait exactement à celle où Mascarot devait se trouver à Sidney.

—Ce n'est pas tout, fit le chef. Une seconde dépêche nous avertit du départ de Jordanet sur le " Britannia ", à destination de Southampton, quelques jours après la première, lisez.

Gérard lut. Il était très pâle. Son cœur ne battait plus. L'accusation portée par Jordanet contre lui et contre Mascarot était justifiée. Il en avait les preuves entre les mains.

—Est-ce tout ? demanda-t-il d'une voix faible.

—Non. Mais on dirait que vous allez vous évanouir. Qu'avez-vous donc, monsieur ? Remettez-vous !

—Pardonnez-moi !

Gérard appuya sa tête dans ses deux mains. Il avait, en effet, un éblouissement. Quand il fut remis :

—Parlez, monsieur, et excusez-moi, je vous prie ! Tout à l'heure, je vous dirai tout, et vous comprendrez ce moment de faiblesse.

—A Southampton, l'inconnu qui surveillait Jordanet pour son compte personnel nous a télégraphié en nous annonçant l'arrivée du " Britannia " et le prochain départ de l'évadé par un des bateaux qui font le service du Havre. Au Havre, au débarcadère, deux de mes agents attendaient Jordanet pour le cueillir à sa descente, mais Jordanet avait éventé le piège, avait filé sur Douvres, et là, pris le bateau de Calais. Mes agents étaient assez déconfits, ne sachant à quel saint se vouer, quand sur le quai même du bassin du Commerce, au Havre, un gamin leur remit cette lettre au crayon, qui les mettait au courant, avec une étonnante précision, des faits et gestes du forçat.

Gérard parcourut encore.

—Les agents purent se convaincre, le lendemain même, à Calais, qu'ils n'avaient pas été trompés et que tous ces mystérieux renseignements étaient de la plus minutieuse exactitude.